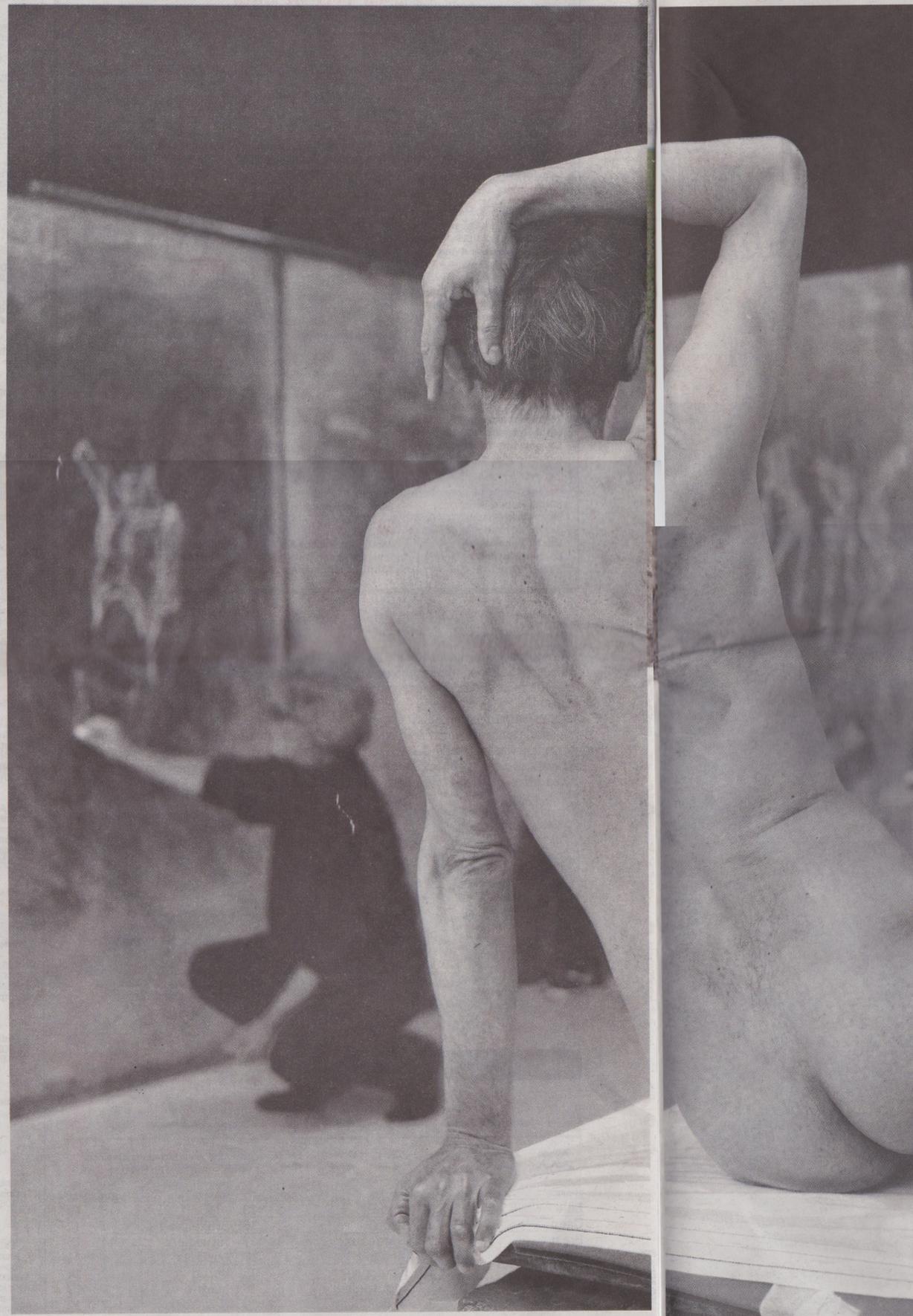
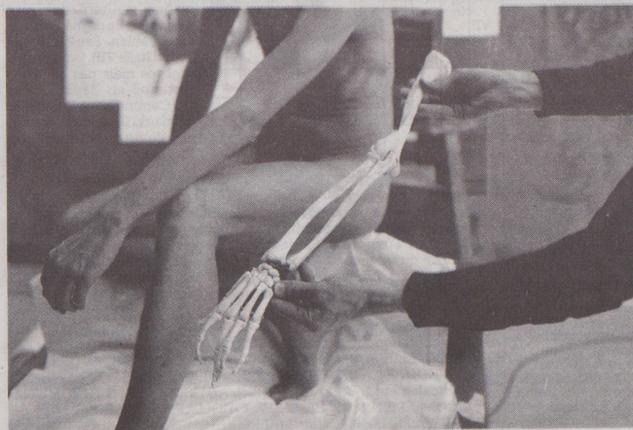


# La nuit des CORPS VIVANTS

**Dessin** A partir de vendredi se tient, à Paris, le premier marathon d'esquisses de modèles. «Libération» est allé à la rencontre de ceux qui mettent leur nudité au service des artistes.



Pendant une séance à l'atelier artistique Fabrica 114 à Paris, le 2 avril.

Par **EMMANUELE PEYRET**  
Photos **SANDRA ROCHA**

Dites «je suis modèle vivant pour des artistes», et vous aurez aussitôt une flambée de regards plus ou moins égrillards, plus ou moins perplexes, subordonnés aux clichés suivants: «Le modèle couche-t-il avec son artiste?» «Le modèle est quand même tout nu devant tout le monde, faut pas être bien pudique.» «Faire modèle, c'est pas compliqué, tu fais tas de viande devant une classe ou un peintre-photographe-sculpteur, pas besoin de talents particuliers.» Voire pire, comme cette jeune femme que sa mère, apparemment bloquée sur le puritain XIX<sup>e</sup> siècle, traite limite de prostituée et se garde bien de dire à son entourage ce que fait sa fille dans la vie. On serait tenté de les comparer à des mannequins qui, eux aussi, vendent et donnent à voir leur image. Erreur: le modèle propose une pose et, à travers elle, une interprétation du corps, pas sa beauté ou uniquement sa plastique. Pour un tarif oscillant entre 15 et 25 euros de l'heure – pas tout à fait les prix des tops. «Tout le monde peut être modèle, ça n'est pas comme mannequin, tous les corps sont intéressants, c'est hétérogène, ouvert à tous», explique Claire de Colombel qui gagne sa vie avec cette activité depuis trois ans, et vient de sortir un livre (1) sur cette nudité associée à un autre regard, «très particulier, qu'on ne retrouve pas ailleurs: ni sexuel, ni dans le jugement, ni curieux, ni exhibitionniste». Un travail en fait très physique, à la fois sportif, méditatif – essayez de tenir la même pose pendant trente minutes et on en reparle – et artistique. Et qui n'est pas reconnue comme profession, malgré des manifestations de la corporation en 2008 et en 2014

pour obtenir un statut, au même titre que danseur ou comédien. Ce vendredi, jusqu'à samedi tard dans la nuit, se tient le premier marathon de dessin d'après des modèles vivants, organisé par la galerie itinérante Agnez Art Gallery (2) et Maria Kuzma-Kuzniarska, la créatrice de Life Drawing Montmartre (des cours de dessin sans professeur, ouverts à tous les publics). Quatre modèles nous détaillent les grandeurs et misères de leur art.

Patrick Berton, 56 ans, pose aux Beaux-Arts

«**À DEUX, C'EST MAGIQUE**» «Ce que j'aime dans ce métier, c'est son éternité: me dire qu'ici, aux Beaux-Arts, il y a cent ans, un modèle a vécu et ressenti les mêmes choses que moi en posant. Je suis un maillon de plus de cette même chaîne, sensible à la mémoire des lieux. L'intensité avec laquelle les gens dessinent me porte et m'inspire aussi. N'importe quel corps peut l'être, les corps ronds plus facilement. Ils peuvent se voir comme des paysages. Au total, entre les Beaux-Arts et le reste, je pose entre cinq et huit fois trois heures par semaine, debout, assis, allongé, cinq à vingt minutes, parfois quarante-cinq minutes. Il faut supporter les douleurs physiques dues à l'immobilité. «Je m'adapte aux besoins pédagogiques des profs et des élèves, en choisissant mes poses en fonction de ce que je ressens, de mon humeur. On est créatif de manière éphémère et dans l'instant présent. Parfois on pose à deux, c'est magique: on partage le regard des dessinateurs et cela devient plus facile, léger. Il se passe tout de suite un truc, une histoire. Aujourd'hui, poser me correspond totalement, bien que l'on vive dans la précarité. Mais si on organisait trop ce métier,

il perdrait cet aspect bohème, ce côté artistique. C'est cette grande liberté qui m'est précieuse.»

Florence Rivières, 25 ans, modèle pour photographes  
«**ON NE CHERCHE PAS À ÊTRE JOLIE**»

«C'est aujourd'hui mon activité principale. Je travaille pour une trentaine de photographes, trois séances photos par semaine d'une heure à quatre heures. Au début, j'ai fait ça pour gagner de la confiance en moi, ensuite je me suis rendu compte que ça pouvait être un projet artistique. «C'est différent avec un photographe d'avec une classe de 30 élèves: eux ne bougent pas, vous non plus. Avec le photographe, si. Il y a une communication constante, c'est un échange d'énergie; on n'a pas à tenir les poses quinze minutes et il faut savoir trouver la lumière, l'angle, comprendre ce que veut l'autre. On ne cherche pas le beau, on ne cherche pas à être jolie, on se détache de sa propre apparence. Parfois je me dis, «je suis horrible mais la photo est géniale». A force d'en jouer, de poser pour tellement de regards différents, ça désacralise le corps: mon image n'est pas ma personne. Ce n'est pas dans le regard du photographe qu'on valide son être ou son image. Quand je suis nue, c'est comme une tenue: la nudité c'est une autre façon d'habiller son corps.»

Claire de Colombel, 31 ans, modèle d'écoles d'art  
«**POSER, C'EST SE POSER**» «On travaille dans des endroits très variés, il y a un grand nombre d'institutions ou d'associations qui ont besoin de modèles: écoles d'art, ateliers privés, cours pour adultes. Le vivant, c'est la base de l'apprentissage du dessin. Le corps est observé

de manière sensible et technique, le regard n'a rien de voyeur. On choisit nos propres poses en fonction des temps annoncés. Elles vont de cinq à quarante-cinq minutes, parfois plus, mais il y a un repos indispensable de quinze minutes tous les trois quarts d'heure. Je travaille de quinze à trente heures par semaines, pour un taux horaire entre 15 et 25 euros. Immobile et silencieux, c'est pourtant un travail très physique qui demande beaucoup de concentration et de créativité. Il faut habiter son corps, être là. Je cours souvent d'un atelier à un autre, c'est drôle quand on y pense: courir pour aller arrêter le mouvement. Poser, c'est se poser. Dans l'atelier, on entre dans une autre temporalité, il n'est plus question d'efficacité, de productivité. Rester immobile, c'est aller à contre-courant. Et c'est un véritable engagement, il y a les douleurs musculaires, articulaires, les problèmes de circulation du sang. Je m'aide de techniques de visualisation et de méditation pour soulager les tensions, c'est beaucoup d'énergie à fournir, tout le temps, comme un athlète, mais sans bouger d'un iota. Puis on pose avec sa forme ou sa fatigue du jour, sans artifices, sans Photoshop.»

Maria Clarck, 40 ans, fondatrice de l'Association des modèles d'art  
«**NUS PAR -5°C DANS LA COUR DE LA DRAC**»

«Être modèle est un état d'être qui implique une réelle qualité de présence, un engagement philosophique (3). C'est un métier très exigeant, physiquement et mentalement, à la croisée de la méditation et des arts martiaux. Savoir respirer est la clé. Mais contrairement aux danseurs par exemple, rien n'est prévu pour la santé des modèles vivants. Nous sommes salariés vacataires. Donc pas mal de paperasse, parfois difficile à obtenir. En 2008, il y a eu la manif des modèles, nus par -5°C dans la cour de la Direction régionale des affaires culturelles / Drac de Paris. La mairie avait supprimé le cornet, c'est-à-dire une vieille pratique qui consiste à faire passer une feuille de papier roulée pour récolter de l'argent complémentaire, ce qui correspondait quand même à 20% de mes revenus. C'est à ce moment-là que les modèles se sont regroupés et mis en réseau. Au sein de notre association, nous œuvrons pour que notre activité soit mieux reconnue. Idéalement, il faudrait prendre place dans une convention collective et être dissocié des mannequins. Poser, c'est accompagner le processus artistique, c'est une histoire de rencontre et de générosité.»

(1) Les yeux nus, éd. Impressions nouvelles, 13 €. (2) Ouverte au public uniquement à partir de 19 heures, samedi 30 avril et dimanche 1<sup>er</sup> mai, de 10 heures à 18 heures. Untitled Factory, 32, rue Gabrielle, 75018 Paris. Rés. Facebook.com/UntitledFactoryParis (3) Maria Clark est également auteure de A bras-le-corps, la Plâtrière, 10 €.